

# *La pastorale de Conlie*

*Par un mobilisé du Morbihan.*

*Moral jeunes troupes excellent .*

*(Off.)*

*Qui nous avait levés dans le Mois-noir – Novembre –*

*Et parqués comme des troupeaux*

*Pour laisser dans la boue, au Mois-plus-noir – Décembre –*

*Des peaux de mouton et nos peaux !*

*Qui nous a lâchés là : vides, sans espérance,*

*Sans un levain de désespoir !*

*Nous entre-regardant, comme cherchant la France...*

*Comiques, faisant peur à voir !*

- Soldats tant qu'on voudra !... soldat est donc un être

Fait pour perdre le goût du pain ?...

Nous allions mendier ; on nous envoyait paître :

Et... nous passions à la fin !

- S'il vous plaît : Quelque chose à mettre dans nos bouches ?...

- Héros et bêtes à moitié ! -

... Ou quelque chose là : du cœur ou des cartouches :

- On nous a laissé la pitié !

L'aumône : on nous la fit - Qu'elle leur soit rendue

À ces bienheureux uhlands souls !

Qui venaient nous jeter une balle perdue...

Et pour rire !... comme des sous.

On eût dit un radeau de naufragés. - Misère -

Nous crevions devant l'horizon.

*Nos yeux troubles restaient tendus vers une terre...*

*Un cri nous montait : Trahison !*

*- Trahison... c'est la guerre ! On trouve à qui l'on crie !...*

*- Nous : pas besoin... - Pourquoi trahis ?...*

*J'en ai vu parmi nous, sur la Terre-Patrie,*

*Se mourir du mal-du-pays.*

*- Oh, qu'elle s'en allait morne, la douce vie !...*

*Soupir qui sentait le remord*

*De ne pouvoir serrer sur sa lèvre une hostie,*

*Entre ses dents la mâle-mort !...*

*- Un grand enfant nous vint, aidé par deux gendarmes,*

*- Celui-là ne comprenait pas -*

*Tout barbouillé de vin, de sueur et de larmes,*

*Avec un biniou sous son bras.*

*Il s'assit dans la neige en disant : Ça m'amuse*

*De jouer mes airs ; laissez-moi. –*

*Et, le surlendemain, avec sa cornemuse,*

*Nous l'avons enterré – Pourquoi !...*

*Pourquoi ? dites-leur donc ! Vous du Quatre-Septembre !*

*À ces vingt mille croupissants !...*

*Citoyens-décréteurs de victoires en chambre,*

*Tyrans forains impuissants !*

*– La parole est à vous – la parole est légère !...*

*La Honte est fille... elle passa –*

*Ceux dont les pieds verdissent sortent à fleur-de-terre*

*Se taisent... – Trop vert pour vous, ça !*

*– Ha ! Bordeaux, n'est-ce pas, c'est une riche ville...*

*Encore en France, n'est-ce pas ?...*

*Elle avait chaud partout votre garde mobile,*

*Sous les balcons marquant le pas ?*

*La résurrection de nos boutons de guêtres*

*Est loin pour vous faire songer ;*

*Et, vos noms, je les vois collés partout, ô Maîtres !...*

*- La honte ne sait plus ronger. -*

*- Nos chefs... ils faisaient bien de se trouver malades !*

*Armés en faux-turcs-espagnols*

*On en vit quelques-uns essayer des parades*

*Avec la troupe des Guignols.*

*- Le moral : excellent - Ces rois avaient des reines,*

*Parmi leurs sacs-de-nuit de cour...*

*À la botte vernie il faut robes à traînes ;*

*La vaillance est sœur de l'amour.*

*- Assez ! - Plus n'en fallait de fanfare guerrière*

*À nous, brutes garde-moutons,*

*Nous : ceux-là qui restaient simples, à leur manière,*

*Soldats, catholiques, Bretons...*

*À ceux-là qui tombaient bayant à la bataille,*

*Ramas de vermine sans nom,*

*Espérant le premier qui vint crier : Canaille !*

*Au canon, la chair à canon !...*

*- Allons donc : l'abattoir ! - Bestiaux galeux qu'on rosse,*

*On nous fournit aux Prussiens ;*

*Et, nous voyant rouler-plat sous les coups de crosse,*

*Des Français aboyaient - Bons chiens !*

*Hallali ! ramenés ! – Les perdus... Dieu les compte, –*

*Abreuvés de banals dédain ;*

*Poussés, traînant au pied la savate et la honte,*

*Cracher sur nos foyers éteints !*

.....

*– Va : toi qui n'es pas bue, ô fosse de Conlie !*

*De nos jeunes sangs appauvris,*

*Qu'en voyant regermer tes blés gras, on oublie*

*Nos os qui végétaient pourris,*

*La chair plaquée après nos blouses en guenilles*

*– Fumier tout seul rassemblé...*

*– Ne mangez pas ce pain, mères et jeunes filles !*

*L'ergot de mort est dans le blé.*

1870.

*Tristan Corbière (1867-1920)*

